

Origine familiale

Tout commence par un nom « Zola » et par un prénom « Émile », traces d'une origine à la fois française et italienne. L'auteur des *Rougon-Macquart* tient à cette alliance : il signe ses lettres « Emile Zola », en écrivant entièrement son nom et son prénom, sans utiliser d'abréviation — y compris les lettres qu'il adresse à sa femme, Alexandrine, à sa maîtresse, Jeanne Rozerot, ou à ses enfants. Après sa mort, Alexandrine permettra que les enfants de Jeanne portent officiellement le nom d'« Émile-Zola » : soudant les deux mots par un trait d'union, elle marquera ainsi leur caractère indissociable.

De tous les noms littéraires, il n'en est point peut-être qui saute plus brusquement aux yeux et s'attache plus fortement au souvenir que celui de Zola. Il éclate comme deux notes de clairon, violent, tapageur, entre dans l'oreille, l'emplit de sa brusque et sonore gaieté. Zola ! quel appel au public ! quel cri d'éveil ! et quelle fortune pour un écrivain de talent de naître ainsi doté par l'état civil.

Et jamais nom est-il mieux tombé sur un homme ? Il semble un défi de combat, une menace d'attaque, un chant de victoire. Or, qui donc, parmi les écrivains d'aujourd'hui, a combattu plus furieusement pour ses idées ? qui donc a attaqué plus brutalement ce qu'il croyait injuste et faux ? qui donc a triomphé plus bruyamment de l'indifférence d'abord, puis de la résistance hésitante du grand public ?

(Maupassant, *Chroniques*, 1980, t. II, p. 306)

- Patronyme** ▶ « Zolla » est aussi un nom de lieu. Le mot signifie en italien « motte de terre ». L'orthographe semble être devenue « Zola » vers 1815.
- Prénoms** ▶ *Émile* (à cause de sa mère, Émilie). *Édouard*. *Charles* (à cause de son grand-père italien, Carlo Zolla). *Antoine* (à cause de son arrière-grand-père, Antonio Zolla).
- Surnoms** ▶ Sa mère l'appelait « Mimi », sa femme « Loulou » (il lui décernait le même surnom). À Aix-en-Provence, ses camarades l'appelaient « le petit Parisien » et « le Franciot ».
- Pseudonymes** ▶ « Pandore », en 1865, pour les « Confidences d'une curieuse », chroniques publiées dans *Le Courrier du monde littéraire, artistique, industriel et financier*. « Claude » et « Simplicie », en 1866, dans *L'Événement*. « Alceste », en 1868, dans *L'Événement illustré*. En 1872, Zola signe « Agrippa » la première réédition de son roman *Les Mystères de Marseille*. Au cours de son exil en Angleterre, en 1898-1899, il se fait appeler successivement « Pascal », « Jean Beauchamp » et « Richard ».

1. La famille paternelle

◆ Les aïeux

La famille paternelle de Zola est d'origine vénitienne. Les ancêtres du romancier ont été militaires.

Antonio Zolla

Né à Brescia vers 1727, il est nommé capitaine d'infanterie en février 1771, après avoir servi longtemps dans les provinces du Levant. Il se trouve à Céphalonie en 1771 et à Corfou de 1777 à 1778. Il a épousé Antonia Palatiano (née à Padoue vers 1714), qui lui a donné trois fils : Pietro, Carlo (le grand-père d'Émile Zola) et Alvise. L'aîné, Pietro Zolla, né vers 1748, sert sous les ordres de son père en 1773. Enseigne en 1776, il se trouve en 1803 à Venise, avec le grade de capitaine. Le troisième fils, Alvise Zolla (né à Brescia vers 1754), est lieutenant en 1803. Il habite alors à Zara, en Dalmatie, depuis au moins seize ans. Il est marié, et a cinq enfants.

Carlo Zolla (Zara, 9 février 1752 – Venise, 7 novembre 1810)

Élève du collège militaire de Vérone jusqu'en 1771, il sert pendant huit ans au Levant, où il devient lieutenant de génie. En 1801, il est inspecteur général des bâtiments publics de Venise. Il semble avoir contracté un premier mariage avec une Corfiote, Benedetta Kiriaki. Vers 1782, il épouse Nicoletta Bondioli (Venise, 1762 ? – Montagnana, 8 novembre 1832). De ce mariage naissent quatre enfants : Caterina, Marco, Francesco, et une autre fille, Benedetta, morte en bas âge.

◆ François Zola

Débuts italiens

Le père du romancier, Francesco Antonio Giuseppe Maria Zolla (qui deviendra « François Zola »), est né à Venise le 7 août 1795, et il est mort à Marseille, le 27 mars 1847. Admis à l'école militaire de Pavie le 13 octobre 1810, quelques semaines avant le décès de son père, il devient caporal le 8 mars 1811 et fourrier le 12 mai. À sa sortie de l'école, le 10 avril 1812, il est nommé sous-lieutenant au 4^e léger. Il reste dans l'armée après la chute de l'Empire français et est autorisé, en 1817, à achever ses études à l'Université de Padoue, où il est reçu *laureato* en mathématiques ; l'année suivante, il présente à l'académie de Padoue un traité de nivellement (*Trattato di livellazione topografica*). Il est alors *Francesco Zola* ; son nom s'écrit avec un seul *l*.

Carrière autrichienne

En 1820, Francesco Zola quitte l'armée et entre dans les services civils, en qualité d'ingénieur. Désireux d'autres activités que celles qui lui sont données en Vénétie, il part, l'année suivante, pour l'Autriche, où il obtient le privilège de construire une ligne de chemin de fer de Linz jusqu'à Gmunden, ville située sur le lac Traunsee, au cœur du pays des

mines de sel. N'ayant pu achever, dans les délais accordés, le premier tronçon de la voie, il perd son privilège au début de 1831.

Arrivée en France

En avril 1831, il est à Paris. Il soumet au ministre de la Guerre, le maréchal Soult, un projet pour les fortifications de la ville, puis, le 20 juillet, il est admis, avec le grade de lieutenant, dans la Légion étrangère, qui vient d'être créée, et rejoint son corps en Algérie. Le 3 juillet 1832, il donne sa démission, à la suite d'une mystérieuse affaire de détournement de fonds. Aucune plainte juridique ne sera déposée contre lui, le véritable auteur des malversations étant apparemment un sous-ordre dont la femme passe pour sa maîtresse. En 1898, le journaliste antidreyfusard Ernest Judet exhumera l'affaire, dans le but de discrediter le défenseur de Dreyfus.

Installation à Marseille

Le 24 janvier 1833, Francesco Zola, devenu François Zola, débarque à Marseille. Il ouvre, au n° 22 de la Canebière, un cabinet d'ingénieur civil, et conçoit un projet pour l'agrandissement du port de Marseille, par la construction d'un dock maritime et d'un canal de sortie. À partir de 1836, il ne quitte guère Paris, où il s'occupe en vain des démarches qu'il juge nécessaires à la réussite de son projet. Il écrira à sa sœur, au début de janvier 1839 : « J'ai passé trois années à Paris sans gagner un sou et j'ai fait en outre 20 000 francs de dettes, pour obtenir par tous les moyens la solution d'une affaire si importante » (R. Ternois, *Zola et ses amis italiens*, 1967, p. 18). Il travaille alors à un nouveau projet, qui l'occupe depuis 1837 : la construction d'un barrage et d'un canal pour l'alimentation en eau de la ville d'Aix-en-Provence. Le 16 mars 1839, il épouse à Paris une jeune femme de 20 ans, Émilie Aubert.

Installation à Aix-en-Provence

Au mois d'octobre 1840, François Zola soumet au roi Louis-Philippe un nouveau projet de fortifications pour Paris, puis, au printemps de 1843, il part pour Aix, avec sa femme et son fils. Il s'établit dans la ville, et l'acte constituant la Société du canal Zola, au capital de 600 000 francs, est signé le 9 juin 1846. Les travaux du barrage s'ouvrent le 4 février 1847, dans les gorges de l'Infernet. Le 27 mars, François Zola meurt d'une pneumonie, dans une chambre d'hôtel à Marseille. Il laisse plus de 80 000 francs de dettes, ainsi que 173 actions de la société du canal.

En janvier 1852, le principal actionnaire, Jules Migeon, qui a été élu, en 1850, représentant du Haut-Rhin à l'Assemblée législative, conduit la société à la faillite. Le 18 mai 1853, avec son beau-père Juvénal Viellard et l'ingénieur Thomas Brunton, il en rachète les biens, et la renfloue sous un autre titre. Le canal sera inauguré le 16 décembre 1854.

François Zola restera vivant, à l'arrière-plan de l'œuvre de son fils. On ne peut s'interdire de penser que si Zola a voulu gagner, là où son père avait en fin de compte perdu — réaliser une œuvre —, en préférant la continuité obstinée d'un même effort à l'errance « d'un château à l'autre », son goût du monumental dans la modernité, sa ténacité dans l'entreprise, peut-être aussi son sens architectural de la composition, sont attribuables pour une part aux gènes paternels.

(H. Mitterand, *Zola*, t. I, 1999, p. 64)

Le 17 février 1859, Émile Zola, alors élève au lycée Saint-Louis, à Paris, publie dans le journal *La Provence* un poème exaltant son père, « Le Canal Zola » (*O.C.*, t. XV, p. 861-866). En 1898, puis en 1900, il le défendra, dans *L'Aurore*, contre les accusations calomnieuses d'Ernest Judet.

Mon père passe comme une ombre dans les souvenirs de ma petite enfance. Et je n'ai eu, pour le respecter, pour l'aimer, que le culte que lui avait gardé ma mère, qui continuait à l'adorer comme un dieu de bonté et de délicatesse.

(« Mon père », *L'Aurore*, 28 mai 1898, *O.C.*, t. XIV, p. 1005)

► François Zola était franc-maçon, comme le signale le *Dictionnaire des francs-maçons* de Michel Gaudart de Soulages et Hubert Lamant (Lattès, 1995). Imitant son père, l'auteur des *Rougon-Macquart* a-t-il également appartenu à la franc-maçonnerie ? Il ne semble pas, bien qu'on l'ait prétendu. En revanche, son fils Jacques a été membre du Grand-Orient, où une loge porte le nom d'« Émile Zola ».

◆ Les proches parents italiens

Caterina Petropoli (Venise, 21 septembre 1783 – 1858)

Fille de Carlo Zolla et de Nicoletta Bondioli, c'est la tante d'Émile Zola. Elle épouse en 1803 un notaire, Antonio Petropoli. Le 17 mai 1809, elle obtient la séparation des biens et la restitution de sa dot. Petropoli meurt en 1827, laissant sa veuve dans une situation difficile. Ils ont eu une fille, Marianna Petropoli, née vers 1817.

Marco Zolla (Venise, 20 juillet 1785 – Udine, 20 novembre 1840)

C'est l'oncle paternel d'Émile Zola. D'abord « Zolla », son nom s'orthographiera ensuite « Zola ». Le 3 janvier 1799, à l'âge de 13 ans et demi, il est nommé assistant de l'inspecteur général des bâtiments publics de Venise, c'est-à-dire de son père. Attaché au service des eaux en 1806, il reçoit l'année suivante, à l'Université de Padoue, le diplôme d'ingénieur architecte. En 1835, il est nommé à Udine. En janvier 1834, il a perdu sa femme, Luigia Vedova, qu'il avait épousée en 1825. Il a eu d'elle trois enfants, un fils, Carlo Zola, né en 1827 ; un second fils, né en 1829, mort à l'âge de sept ans et demi, et une fille, née en 1831, morte en 1835.

Marianna Petropoli (Udine, 1817 ? – Ghedi, 13 janvier 1890)

Après le succès de *L'Assommoir* elle adresse à Zola, le 17 avril 1877, une longue lettre affectueuse, écrite en français. Ce dernier ne répond pas, et il ne répond pas davantage, semble-t-il, à une seconde lettre, qu'elle lui adresse le 21 octobre 1879.

Carlo Zola (Padoue, 29 janvier 1827 – Brescia, 1899)

Après la mort de son père, il a pour tuteur son oncle maternel Giuseppe Vedova. Il fait des études de droit à Padoue et entre dans la magistrature en 1849. En 1851, il épouse Maria Griffini, qui lui donne, de 1856 à 1869, cinq enfants. Elle meurt en 1874. Le 17 mai 1877, Carlo Zola, alors juge d'instruction à Castiglione, envoie à Émile Zola une longue lettre écrite en italien ; il n'obtient pas de réponse. Il devient ensuite conseiller à la cour d'appel de Brescia, et en 1894, après le séjour de son cousin français à Venise, il le rejoint à Desenzano. Par la suite, il lui envoie de nombreux documents sur leur famille, et en 1897, il reçoit à Brescia la visite d'Alexandrine Zola.

2. La famille maternelle

◆ Les grands-parents

Louis-Étienne Aubert (né à Dourdan, le 24 novembre 1783)

Il exerce à Dourdan le métier de peintre-vitrier lorsqu'il épouse, le 25 novembre 1806, une couturière, Henriette Nogent. De cette union naissent cinq fils et une fille : le cinquième fils, Louis-François Aubert, né à Dourdan le 15 décembre 1817, y meurt le 10 décembre 1818.

En janvier 1838, d'après une liste de lettres de famille établie par Alexandrine Zola, Louis-Étienne et Henriette Aubert sont installés à Paris, 65, rue de Chaillot. Au début de l'année suivante, ils résident, avec leur fille, 18, rue de Béthisy, près de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois (la rue sera supprimée par le percement de la rue de Rivoli). Leur fils, Adolphe Aubert, habite le même immeuble, et le père de Zola s'y installe également après son mariage.

En mars 1845, les Aubert vivent à Aix-en-Provence, chez les Zola. Dix ans plus tard, lorsque la situation matérielle de sa fille s'aggrave, Louis-Étienne décide de se remettre au travail, à l'âge de 72 ans : il loue pour deux ans, à Aix, un four à cuire le pain. Il quitte Aix en février 1858 avec Zola, qui lui est très attaché. Il vivait encore en juin 1861, mais se trouvait alité depuis plusieurs mois. Sans doute est-il mort cette année-là, mais son acte de décès n'a pas été retrouvé.

Henriette Aubert (1787 – 1857)

Née à Auneau, le 11 avril 1787, la grand-mère de Zola est morte à Aix-en-Provence, le 11 novembre 1857. Paul Alexis brosse d'elle le portrait suivant :

Une vraie femme de la Beauce, native d'Auneau, très vive, très gaie, très ronde. Une forte tête, débrouillarde, prête à porter aussi gaillardement la gêne que la vieillesse. À soixante et dix ans sonnés, pas un cheveu blanc ! Tant que son gendre avait vécu, elle était restée un peu dépaycée, dans cet intérieur confortable, luxueux même, au milieu des habitudes de vie large où se complaisait l'ingénieur vénitien. Mais, lorsqu'on fut obligé de se passer de domestiques, de tout faire par soi-même dans le ménage, elle retroussa ses manches et trima comme quatre, nullement attristée par ce revers de fortune, plutôt rajeunie et ragaillardie. Les mauvais jours la trouvent debout.

(Notes d'un ami, 1882, p. 15-16)

◆ **Émilie Aubert**

Mariage

La mère du romancier, Françoise-Émilie-Aurélie Aubert (pour l'état civil : « Émèlie-Orélie »), est née à Dourdan le 6 février 1819. Elle est morte à Médan le 17 octobre 1880. Nous avons peu de renseignements sur sa jeunesse. Elle a dû quitter Dourdan avec ses parents avant 1836, car leurs noms ne paraissent pas sur les listes de recensement de cette année-là (conservées aux Archives de l'Essonne). Elle épouse François Zola le 16 mars 1839, à la mairie du 1^{er} arrondissement. Leur mariage religieux sera célébré à Saint-Germain-l'Auxerrois le 29 février 1840, à peine un mois avant la naissance de leur fils. Selon la tradition familiale, François Zola se serait épris de la beauté d'Émilie en la voyant devant une église, à la sortie de la messe. Les quelques lettres d'Émilie Zola qui ont été conservées témoignent d'un caractère actif et d'une grande vivacité d'esprit. Elle s'exprime correctement, sans difficulté et souvent avec humour. Jusqu'à la fin de sa vie, elle servira de copiste à son fils.

Installation à Aix-en-Provence

Lorsqu'elle arrive à Aix, au printemps de 1843, elle ne compte pas y rester longtemps, et elle prend la ville en horreur. Au mois de juin, elle écrit à ses parents :

Je voudrais bien reprendre la route du nord, mais il n'est pas encore temps, il faut attendre au moins un mois [...]. Je ne suis pas encore sortie une fois pour me promener, et cela parce qu'on ne sait où aller. J'ai pour toute récréation la vue des montagnes, car lorsque je mets le nez à la fenêtre je m'en vois entourée comme des murs de prison. Ajoutez à cela un soleil qui brûle de manière à vous rendre la figure comme le cul d'un chaudron, et vous aurez une idée de la Provence. [...] Et si je vous disais que souvent nous manquons de quoi manger, attendu que dans cette chaleur il n'y a rien, et que nous sommes souvent réduits à une malheureuse omelette ou bien de l'agneau dont nous sommes passablement dégoûtés.

(Lettre inédite, coll. particulière)

Après la mort de son mari, survenue le 27 mars 1847, elle hérite des privilèges acquis par ce dernier dans la Société du canal Zola et touche une pension de 150 francs par mois. L'avocat de François Zola, Alexandre Labot, lui conseille de solliciter un bureau de poste ou de tabac à

Marseille, mais elle choisit de rester à Aix et de lier entièrement son avenir à celui du canal. Après la faillite de la société en janvier 1852, elle perd sa pension et commence une longue et vaine lutte pour obtenir réparation contre les acheteurs : longtemps après sa mort, ses créanciers réclameront à son fils l'argent qu'elle leur devait.

Installation à Paris

En avril 1867, Émilie Zola s'installe aux Batignolles avec son fils et Alexandrine Meley. La lettre très affectueuse qu'elle adresse à Alexandrine en août 1868 montre clairement qu'elle a accepté sa présence et qu'elle la considère comme sa belle-fille. Le 6 mai 1870, elle consent, devant notaire, au mariage de son fils avec Alexandrine. Sept ans plus tard, cependant, lorsque Zola emménage rue de Boulogne, elle décide de vivre à part, dans un immeuble voisin. Selon Denise Le Blond-Zola, les relations entre elle et Alexandrine se sont alors tendues :

Celle-ci, quoique très bonne, était parfois assez autoritaire, et M^{me} François Zola avait eu une vie trop difficile pour se sentir le courage d'affronter les discussions qui troublaient sa vieillesse. D'autre part, d'anciens créanciers d'Aix venaient sonner chez Zola et présentaient des traites dont ils réclamaient le solde. Enfin, la famille Aubert n'était pas éteinte, les frères s'étaient mariés et souvent ils venaient voir M^{me} François Zola. Devant le luxe du romancier, ceux-ci, qui étaient peu fortunés, n'hésitaient pas à faire des emprunts à sa bourse, emprunts jamais remboursés. M^{me} Émile Zola voulut mettre ordre à cela, mais ce fut presque la brouille entre elle et sa belle-mère.

(*Émile Zola raconté par sa fille*, 1931, p. 130-131)

Attitude devant l'existence

Dans des « Notes » inédites qu'il a laissées sur la vie de Zola, Henry Céard fait d'elle le portrait d'« une brave femme, tout étonnée de la fortune inespérée de son fils, tout étonnée du luxe qu'elle rencontrait après les difficultés d'une si longue vie de misère ». Il ajoute :

La littérature ne lui apparaissait pas comme un métier de Cocagne, et une des premières fois où nous la rencontrâmes, apprenant quelles étaient nos espérances et nos ambitions, au moment de nous quitter, un soir où nous partions de Médan commençant à devenir somptueux, elle nous serrait la main en nous disant : « Alors vous écrivez, allons, Messieurs, bon courage ! » Pour elle, Zola, au milieu de ses succès, était resté le galopin d'autrefois. Aux jours de ses grandes polémiques, de ses grandes attaques et de ses grandes résistances, elle disait, en ayant l'air de l'excuser : « Que voulez-vous, il a toujours été si mauvaise tête. » Quelquefois pourtant l'excès de l'injure l'indignait malgré l'habitude dans les journaux qu'elle lisait par hasard, et le lendemain, on les cherchait en vain, ce qui arrachait à Zola cette parole souriante : « Ne nous donnons pas tant de mal, je parie que c'est maman qui les a encore mis au feu », et la mère gardait un silence où il y avait de l'acquiescement.

Mort, à Médan

En août 1880, Émilie Zola commence un long séjour chez son frère Gabriel Aubert, à Vaux-devant-Damloup, dans la Meuse. À la fin de

septembre, elle souffre de coliques hépatiques, et décide de rejoindre son fils à Médan. Alexandrine Zola va la prendre à la gare de l'Est, et est « fort effrayée, comme elle l'écrira à sa cousine Amélie Laborde, de la trouver avec les jambes épouvantablement enflées ». « Aussitôt après la visite du médecin, ajoute Alexandrine dans sa lettre, j'étais avertie du malheur qui nous menaçait. Pourtant, nous n'attendions pas le cruel dénouement d'une façon aussi brusque » (lettre inédite du 8 novembre 1880, coll. particulière). Émilie Zola meurt à Médan le 17 octobre, d'une maladie de cœur compliquée d'œdème. Selon Maurice Le Blond, Alexandrine l'a soignée « avec un dévouement admirable, d'autant plus que l'agonisante avait pris sa belle-fille en horreur, lui faisant des scènes terribles, l'accusant de vouloir l'empoisonner à chaque médicament qu'on lui présentait » (*O.C.*, Bernouard, 1928, t. XIII, p. 362). Zola se souviendra de ses derniers moments pour décrire l'agonie de M^{me} Chanteau, dans *La Joie de vivre*. Voici comment, de son côté, Céard évoque ses funérailles :

Un grand silence entre nous tous, dans la salle à manger pleine du grand soleil d'une belle journée d'automne. Zola commence à se promener de long en large, silencieusement, puis, il s'arrête, s'appuie sur l'escarpolette d'une fenêtre et regarde devant lui. Son genou gauche est plié sur une chaise : on voit la semelle de sa bottine. Le domestique entre, il l'écoute, donne des croix. Puis : « Pourquoi donc sont-ils si longs ! » Maintenant il fait un tour, embrasse sa femme, essaie de la consoler, puis reprend son attitude méditative en face du paysage, étendu sous ses yeux. Le domestique rentre. « Monsieur, tout le monde est là. — Allons ». On se lève. Il prend le bras de Roux [Marius Roux], et au bout du corridor, il se tient debout, pris d'une crise de sanglots. [...] Nous voilà sur le chemin de l'église. On entre à la suite. M^{me} Zola soutenue par sa bonne et le domestique, la figure crispée dans une effrayante contraction de douleur. Zola s'affaisse sur le prie-dieu en bois devant, et reste là, pendant toute la longue, toute l'interminable cérémonie, prostré, au milieu des notes fausses d'un alto qui lit mal les notes, des braillements d'une demi-douzaine de chantres, car le clergé de Médan a demandé, pour la circonstance, du renfort à Vernouillet.

(Notes inédites)

◆ Les oncles

Jules Aubert (Dourdan, 20 juin 1810 – 16 août 1883)

Peintre-vitrier comme son père, il passe toute sa vie à Dourdan, où il habite la maison de ses parents, rue Saint-Pierre. Il épouse Eugénie Barlier, qui lui donne une fille, Clarisse, née le 11 novembre 1835. Malgré sa situation matérielle précaire, il prête de l'argent à François Zola : ce dernier lui doit 4 000 francs en 1847.

Adolphe Aubert (Dourdan, 7 mai 1811 – Paris, 21 septembre 1879)

En septembre 1839, lors de la naissance de sa fille Anna, il est peintre en bâtiment à Paris. Il a épousé Marie Viennot. Zola et sa mère séjournent chez lui, dans la capitale, de mars à juillet 1851. En décembre de la même année, il est devenu concierge et réside 2, place Saint-